

On parle maintenant d'un désastre de l'armée de la Loire, un autre Sedan, peut-être. Pourquoi pas ? Si la chute de Paris est décrétée, cela doit arriver. Une grande bataille a dû avoir lieu dans tous les cas entre Angeville et Etampes.

Une dépêche de Tours, datée du 17, contient les nouvelles suivantes : Le général de Palladines a renouvelé le mouvement stratégique qui lui avait assuré sa dernière victoire, et a remporté une autre victoire plus importante encore.

Tandis qu'il faisait face aux forces prussiennes à Toury, en leur opposant une armée qui n'était pas plus considérable que celle des prussiens, il a tourné son aile droite, disposant au même moment, tout le corps de Chartres le long du chemin conduisant à Etampes en passant par Assonville, et à St.-Hilaire ; à Etampes, le corps s'arrêta. Par ce mouvement Palladines se jeta entre le duc de Mecklembourg et Paris, tandis qu'en même temps, il entourait l'armée prussienne de trois côtés.

Pendant qu'il faisait face à ses troupes ce mouvement stratégique, les prussiens comprenant le danger commencèrent à abandonner Toury.

Au nord, le long du chemin conduisant d'Angeville à Paine, à 12 milles au sud d'Etampes, il y a eu un combat dont l'avantage s'est décidé en faveur des français qui ont fait subir des pertes considérables à l'ennemi.

LE NOUVEAU ROI D'ESPAGNE.

Madrid, 18.—Un comité formé de quinze membres des Cortès constituants, a été nommé pour se rendre à Florence pour présenter au duc d'Aoste la couronne d'Espagne. L'élection de ce candidat a été vue d'un bon œil par les provinces. Aucun désordre n'a suivi son élection ; le calme le plus parfait règne à Madrid.

Florence, 18 nov.—Le duc d'Aoste est arrivé hier dans cette ville, il revenait de Naples. Il a été reçu par les acclamations du peuple. Le président du Conseil, le Ministre espagnol en Italie, et plusieurs autres notabilités se présentèrent devant lui pour le féliciter.

ROME.

Le Cardinal Antonelli a adressé une énergique protestation aux puissances contre l'occupation forcée du Quirinal. Il dit que, bien que le Pape fût préparé à toute espèce de spoliations, il ne s'attendait pas que sa propriété personnelle serait confisquée. Le cardinal récapitule les événements qui ont accompagné l'entrée forcée du Quirinal lequel a toujours été considéré comme la propriété privée des Papes et a été entre-tenu à même ses deniers privés. Le pontife fait des remontrances contre cette spoliation sacrilège qui met le comble à la série effrayante d'outrages dont on a abreuvé le Saint-Siège. Si Victor Emmanuel entre dans Rome, le Pape s'en ira à Malte.

LA MISERE EN PRUSSE.

Voici le triste tableau qu'un correspondant allemand fait de la Prusse victorieuse.

« Je vais vous citer quelques faits qui ne manqueront pas d'ouvrir les yeux à ceux qui ne sont pas Prussiens. Dans la province de Westphalie, 11,817 veuves des hommes de la landwehr tombés sur le champ de bataille, sont adressées, seulement pendant le mois dernier, au gouvernement pour lui demander des secours : le chiffre des enfants de ces veuves s'élève à 28, 723.

Dans les provinces rhénanes, 14,312 veuves avec 29,615 enfants, et dans la province de Hanovre, 9624 veuves avec 26,416 enfants ont également demandé l'aumône. Dans la Prusse orientale, la détresse est indescriptible. Le gouvernement s'est trouvé dans la nécessité d'y nommer des commissaires spéciaux chargés de secourir les malheureux et d'y envoyer des vivres comme sur le théâtre de la guerre. Aussi a-t-on fait acheter en Autriche et en Hongrie beaucoup de bestiaux qui seront dirigés sur la Prusse Orientale.

Dans un rapport adressé au gouvernement par le comité de secours de Berlin, on lit : « Le nombre de ceux qui, pendant ce mois-ci, ont demandé des secours est si grand, qu'avec la meilleure volonté du monde, on ne peut pas même accorder à tous les pétitionnaires la plus petite somme qu'on donne ordinairement à une veuve nécessiteuse ! »

Au chiffre des veuves et des orphelins susmentionné, ajoutons encore 80,000 femmes et enfants dont les maris et pères se trouvent encore en campagne, et qui demandent aussi des secours au gouvernement.

Les nouvelles des autres provinces ne sont pas plus favorables. En Poméranie, les contribuables sont hors d'état de payer leurs impôts. Les paysans manquent de bras pour les travaux des champs. Beaucoup de pères de famille ne gagnent plus rien, la plupart des fabriques étant fermées.

Voilà le vrai tableau de la Prusse victorieuse. Il a été défendu aux journaux de parler de la détresse qui règne en Prusse. Aussi saisit-on à Hambourg et à Hanovre beaucoup de feuilles qui en font mention.

On lit dans le *Progrès du Nord* de Lille :

Les prisonniers de Soissons au nombre de 4,000, marchaient sous l'escorte des troupes allemandes depuis plusieurs heures, lorsque arrivés dans le bois Saint-Jean à cinq lieues environ de la ville qu'ils avaient abandonnée le 19, vers trois heures après midi on fit arrêter. Puis tout à coup des feux de peloton et de file partant de la tête, de la queue et des flancs de la colonne vinrent jeter l'épouvante et le désordre dans la masse des malheureux prisonniers.

Quelle était la cause de cette épouvantable boucherie ? qui avait pu donner des ordres pour un massacre aussi impitoyable ? On n'a pu nous le dire.

Quoi qu'il en soit la fusillade faisait de nombreuses victimes les Prussiens eux-mêmes s'entre-tuaient dans l'obscurité et le lendemain quelques paysans attirés par le bruit qu'ils avaient entendu la veille constataient que des monceaux de cadavres couvraient la route qui traverse le bois de St. Jean. Il nous est impossible de dire le nombre des victimes mais il a dû être considérable car les Prussiens tiraient sur des masses profondes où chaque coup devait porter.

Dans cette malheureuse colonne se trouvaient en tête les soldats du 15^e d'infanterie de la garde mobile et à l'arrière garde les 12^e 13^e et 16^e batteries de l'artillerie mobile.

Toute cette foule désarmée se jeta dans les bois où elle fut poursuivie à coup de fusil par les Prussiens de l'escorte : combien s'échappèrent ? Combien furent repris ? Rien encore de certain à cet égard. Tout ce que nous avons pu apprendre c'est qu'un très petit nombre a reparu jusqu'à présent mais à chaque instant de nouveaux échappés arrivent.

Ceux qui furent assez heureux pour ne pas tomber sous la grêle de balles que leur envoyaient les Prussiens trouvèrent

un asile momentané dans les chaumières après avoir enterré leurs uniformes et reçu en échange quelques lambeaux de vêtement suffisant à peine pour les protéger contre le froid et la pluie. Nous constatons avec bonheur que les bons offices de nos compatriotes leur furent accordés malgré la présence des soldats prussiens.

Opinion de Napoléon 1^{er} sur les capitulations. Son neveu et ses généraux y verront l'appréciation de leur conduite.

« Si un général pouvait jamais capituler en rase campagne, » et se prononça vivement pour la négative.

Il prouva que le système contraire compromettrait à chaque instant le sort d'un Etat en guerre avec son voisin. Les preuves, plus pressantes les unes que les autres, coulaient rapidement dans sa bouche. Il faisait voir que si l'idée de capituler en rase campagne avait pu jamais être admise, on eût, comme pour les places fortes, réglé quand, comment et à quelles conditions il eût été permis à un général de capituler ; mais que, si rien de tel ne se trouvait dans les lois de la guerre, ni même dans son histoire chez les anciens comme chez les modernes, c'est qu'UNE CAPITULATION N'A PU ÊTRE SUPPOSÉE, PARCE QU'ON NE SUPPOSE PAS LA HONTE.

« Que doit donc faire, se demandait-il ensuite, un général, quand son armée est dans une position douteuse et même mauvaise ? En changer, s'il le peut ; s'il ne le peut pas, en appeler à son courage et se battre, et toujours se battre, parce qu'il y a là une chance. Mais il sera battu... Eh bien ! tout ne sera pas perdu, il restera l'honneur. C'est saint Louis en Egypte, le roi Jean à Poitiers, François 1^{er} à Pavie. Ils n'ont pas été déshonorés, pour avoir été faits prisonniers sur le champ de bataille. Au contraire, c'est là leur beau côté, parce qu'ils l'ont été la pique dans les reins et l'épée à la gorge, et après avoir fait office de braves soldats. » (*Mémoires du comte Beugnot, tome 1^{er}, page 413, 414. — 1812.*)

UN AVEU.

Dans la brochure qu'il vient de faire publier sous le titre *Campagne de 1870 ; des causes qui ont amené la capitulation de Sedan*, Napoléon dit que la série de mouvements stratégiques faits pour délivrer Metz, ont été entrepris avec la conviction, de sa part et de celle de McMahon, qu'ils se termineraient par une catastrophe. Cette fatale manœuvre avait été commandée par Palikao et le conseil de la Régence dans un accès de terreur inspirée par la situation de Paris ; et Napoléon et McMahon n'eurent pas le courage de désobéir ni le génie nécessaire pour trouver un meilleur plan à exécuter.

Evasion du célèbre Paul de Cassagnac, un des meilleurs écrivains de la France, son premier duelliste et bonapartiste jusqu'à la mort.

Mon pauvre neveu Paul Cassagnac vient d'échapper comme par miracle à une mort certaine. Il était prisonnier de guerre au fond de la Silésie prussienne, à Breslau. Un misérable l'a dénoncé comme poussant à la révolte les prisonniers français en nombre considérable à Breslau. Immédiatement, il a été arrêté, jeté au fond d'une prison militaire, traduit devant un conseil de guerre, et garde au secret pendant vingt jours.

« La Providence a voulu qu'il eût connu à Paris un Allemand avec lequel il a été très lié. Cet Allemand s'est trouvé à Breslau en même temps que lui. Dieu l'a voulu ainsi. Cet Allemand a informé mon frère (M. Granier de Cassagnac, père), du sort qui attendait son fils, et l'a prévenu que peut-être il pourrait le sauver, mais qu'il n'espérait y réussir qu'à force d'argent.

« Paul était enfermé dans une forteresse. Son ami est parvenu à gagner le geôlier et tout le corps de garde. Une voiture était prête. Paul de Cassagnac est sorti le soir, il est monté dans la voiture avec une femme héroïque, l'amie de sa mère, qui avait apporté le prix de sa rançon. La voiture a été conduite par un instituteur allemand, et après un jour et deux nuits de marche forcée, ils sont arrivés à la frontière autrichienne. Deux jours après, ils étaient à Vienne. »

Cette dame a fait 1,800 lieues pour sauver le fils de son amie. On trouve rarement de pareils dévouements.

EXPLICATION DE GAILLARDET SUR LA CHUTE DE NAPOLEON ET LES DESASTRES DE LA FRANCE.

M. Frédéric Gaillardet écrit dans le *Courrier des Etats-Unis* des correspondances magnifiques dans lesquelles il déploie son talent et son patriotisme.

Il disait qu'il fallait attribuer le désastre de Metz à l'orgueil et à l'ambition de Bazaine qui a voulu, peut-être, jouer en France le rôle de Monck en Angleterre, que Bismark l'a perdu en le flattant, en lui faisant entrevoir l'honneur d'une régence après la paix.

Il ajoute qu'il n'est pas étonnant que Napoléon l'ait bien reçu : la honte de Metz faisait presque oublier celle de Sedan.

Dans une autre correspondance il revient sur les causes des malheurs de la France. Voici ce qu'il dit.

« Tout effet a une cause ; quelle a été celle des malheurs inouïs de la guerre actuelle, et sur qui la responsabilité de ces malheurs doit-elle peser ? Suivant moi, cette responsabilité se divise en deux parts. L'une, la plus lourde, appartient au gouvernement qui vient de tomber par le poids de sa honte ; l'autre appartient à la nation même qui n'a guère moins de reproches à se faire que son chef.

« La conscience de Louis-Napoléon a été pervertie par le succès du parjure qui lui a fait violer un serment solennel et renverser un gouvernement qu'il avait juré de respecter.

« Ce succès fatal n'a pu être obtenu par lui qu'à l'aide de gens tarés, comme ceux qui avaient déjà été ses auxiliaires dans les conspirations de Strasbourg et de Boulogne, et qu'il dut tirer des bas fonds de la société pour les mettre à la tête de son nouveau gouvernement. Le premier enseignement donné au monde par ce gouvernement fut donc celui de la trahison récompensée, des appétits repus, de l'immoralité honorée et couronnée. Une dilapidation immense s'organisa forcément autour du nouveau pouvoir, et Napoléon fut incapable d'en arrêter le progrès, parce que les coupables étaient ses anciens complices, et que de sa part, la sévérité eût ressemblé à de l'ingratitude. Que voulait-on qu'il fit, par exemple, contre les spéculations colossales du duc de Morny et

de tant d'autres auxquels il devait sa couronne ? J'ai connu des hommes, ses compagnons de Strasbourg et ses complices du 2 décembre, dont il dut dix fois payer les dettes, pour les empêcher d'aller à Clichy ou en cour d'assises. Il était enchaîné à eux par un souvenir qui lui pesait lourdement, mais dont il ne pouvait entièrement se détacher. Obligé de fermer les yeux sur beaucoup de malversations, dont il avait donné le premier exemple, il laissa le budget s'élever à des chiffres jusque-là inconnus, dans la conviction que l'or était le plus puissant levier de ce monde et que rien ne résistait à sa puissance. En effet, presque toutes les notabilités des anciens partis, soulevées par ce levier, se rapprochèrent peu à peu d'un pouvoir heureux qui dispensait la fortune et les honneurs, sinon l'honneur. Cela commença par Billaut, le tribun fougueux de la dynastie d'Orléans, pour finir à Emile Ollivier, le commissaire de la République en 1848. Les conversions que je constate, sans en discuter les motifs, durent convaincre, de plus en plus, l'empereur que le succès faisait tout oublier dans le monde, et que, par conséquent, il était le tout suprême de la vie.

Mais il devait être égaré et perdu par sa fortune même. Ayant tout vu lui réussir, même ses fautes, dans la première moitié de son règne, il arriva à ne douter de rien et à se jeter dans des entreprises téméraires, comme celle de l'établissement d'un empire au Mexique au profit d'un prince autrichien. Ses ressources militaires furent gaspillées dans cette aventure, si bien que quand il fut ébloui par l'éclair de Sadowa, il se trouva pris au dépourvu et dut laisser passer la Prusse triomphante, sans pouvoir l'obliger à compter avec lui. Quand il l'essaya plus tard, il n'était plus temps, et il n'eut alors ni le courage d'accepter franchement l'unité de l'Allemagne, pour se faire une alliée de celle dont il avait favorisé l'extension, ni le courage de faire ce qu'il fallait pour l'arrêter, en se rendant un compte exact de sa puissance. Il ne prit que des demi-mesures.

Il démontre ensuite la part de la nation dans ses malheurs. Il dit que la France s'est énervée dans les loisirs de la paix et les jouissances de la prospérité, au lieu de se préparer à la lutte.

Monsieur l'Abbé Souffrant, curé de Monnancour du diocèse de Nantes, avait annoncé d'avance à ses amis les événements de mai huit cent quatre-vingt et quinze. Interrogé par eux en mai huit cent dix-sept sur ce qu'il entrevoyait dans l'avenir il leur répondit et ils écrivirent sous sa dictée :

« Ne vous réjouissez pas trop de la restauration, votre joie ne sera pas de longue durée. La branche aînée des Bourbons laissera encore le sol de la France. Le moment sera proche lorsque l'on fera la guerre aux Algériens.

« Après la restauration un mouvement sera tenté dans la Vendée ; mais ce sera peu de chose. L'Usurpateur sera chassé à son tour. Le moment sera proche lorsqu'on voyagera avec la plus grande rapidité des oiseaux.

« La chute de l'Usurpateur sera précédée d'un mouvement en Italie ; la République sera proclamée mais elle durera peu. Vous entendrez plusieurs cris. Je sais que vous entendrez « Vive la République » puis « Vive Napoléon » enfin le dernier cri de tout sera, Vive le grand Monarque ; que Dieu nous rend.....

« La venue du grand Monarque sera proche lorsque des légitimistes restés vraiment fidèles le nombre sera si petit qu'on les comptera.

« Le sang coulera par torrent dans le Nord et dans le midi ; l'Ouest sera épargné à cause de sa foi, mais le sang coulera tellement dans le Nord et dans le Midi que je le vois couler comme la pluie aux jours d'orage et je vois les chevaux ayant du sang jusqu'aux ongles. Paris sera détruit mais si détruit que la charrie y passera. Alors entre les cris tout est perdu et tout est sauvé il n'y aura pour ainsi dire presque pas d'intervalle. Dans ces événements les bons n'auront pour ainsi dire rien à faire ; car ce seront les républicains qui se dévoreront entre eux. Le grand Monarque fera des choses si étonnantes et si merveilleuses que les incrédules seront forcés d'y reconnaître la main de Dieu. Sous son règne toute justice sera rendue. Si comme Dieu le désire nous entrons dans ses vues et dans celles de l'Eglise nos maux seront allégés. C'est à cause de cela que l'Ouest a trouvé grâce devant le Seigneur, à cause de sa foi.

« Ainsi Dieu se sert du grand Monarque pour détruire toutes les sectes hérétiques de la France et chasser tous les usurpateurs des Gaules. Il établira de concert avec le Pontife Saint la religion dans tout l'univers excepté dans la Palestine, pays des malédictions. Après la crise il y aura un Concile général malgré l'opposition faite par le clergé lui-même.

« Ensuite il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur parce que tous fidèles et les hérétiques dont la masse se convertira entreront dans l'Eglise latine dont le triomphe se perpétuera jusqu'à la destruction de l'Anté-Christ. »

Des soldats prussiens ont fait cadeau à Bismark d'une plume magnifique, avec laquelle il se propose de signer prochainement la paix avec la France. Cette plume dit-on, est en or et a la forme d'une plume d'oie, et est incrustée d'une foule de brillants.

UN AVOCAT ARTISTE ET UN CLIENT MALHEUREUX.

Un individu accusé de vol demande un avocat pour défendre sa cause. Ce dernier, le jour du procès, se rend avec de gros volumes, et quelques feuilles de papiers au lieu où elle doit se plaider. La couronne fait entendre ses témoins et l'avocat pendant cette enquête, déroule devant lui un grand chiffon de papier et prend des notes sur les témoignages, afin d'avoir plus d'avantage pour les commenter et faire ensuite son plaidoyer. Il paraissait bien convaincu de la justice de sa cause et de l'innocence de l'individu traduit à la barre.

Son voisin, le voyant tellement occupé à écrire, eut la curiosité de jeter un regard sur ses notes ou plutôt sur la magnifique étude au crayon qu'il venait de faire et qu'il représentait... devinez :

Un pavillon, un bateau à vapeur et plus loin un bâtiment allant à pleine voile et tâchant d'atteindre celui qui le précédait. Il poussa la curiosité plus loin encore et voulut savoir ce que signifiait ces notes.

Le pavillon lui répondit l'avocat, c'est celui qui flotte sur les pénitenciers de Kingston ; le bateau à vapeur qui se dirige vers ce pavillon, c'est celui qui bientôt transportera mon client au pénitencier, et le bâtiment qui suit contient les amis qui essaient d'atteindre le bateau à vapeur afin de pouvoir sauver le prisonnier du pénitencier.—*Le Journal des Trois-Rivières.*